

Seulement à examiner leur position, leurs manœuvres, leur contenance, il était évident qu'ils étaient parés à porter un secours rapide et énergique à la frégate, si elle en avait besoin.

Crochetout examinait ces dispositions avec cette infaillibilité de coup d'œil qui lui était particulière.

—La brise est tombée au large ! dit-il à son lieutenant en second qui était près de lui. Bientôt elle va tomber ici et ce que j'ai prévu arrivera : il y aura sauto de vent de l'ouest à l'est. Ce qu'il nous faut donc, Hervey, c'est virer de bord sans avaries, quand la brise de terre soufflera.

—Oui, commandant, répondit le lieutenant, mais entre les changements de brise il y aura une accalmie forcée, et durant cette accalmie nous aurons à subir le feu des batteries de la frégate, car nous sommes maintenant à portée de fusil. La moindre avarie nous perd, car si nous ne pouvons virer à temps, ou nous sommes coulés par les Anglais, ou nous sommes drossés sur les écueils de la baie de Douarnenez, ce qui ne vaudrait

pendant assez forte. Les deux navires, la corvette française et la frégate anglaise, couraient l'un sur l'autre à angle droit ; mais comme leur vitesse n'était pas tout à fait égale, cette position n'avait été maintenue que parce que la corvette l'avait conservée. Encore quelques instants, et la *Brûle-Gueule* allait évidemment passer sous le nez de la frégate, ainsi que l'avait dit Crochetout. En passant de l'autre côté, sa situation paraissait devenir meilleure, car elle prenait le vent sur son ennemie ; aussi la frégate semblait-elle redoubler d'ardeur pour ne pas se laisser couper et maintenir au contraire sa position au vent.

Tels qu'ils étaient, les deux bâtiments ne pouvaient se servir l'un contre l'autre de leurs batteries, car aucun ne présentait le flanc à l'autre : les petites caronades de l'avant eussent pu seules être employées, mais ce moyen d'attaque était tellement insignifiant, que Français et Anglais paraissaient le mépriser.

Crochetout, son porte-voix à la main, l'œil flamboyant et la



Il faut tenter la chance et nous engager dans la baie. . . . (page 66)

guère mieux, puisque toute cette côte est au pouvoir des chouans. * Ensuite, lors même que nous parviendrions à virer, ne nous faudrait-il pas passer sous le feu de tous ces navires qui se resserrent pour nous barrer la route ?

Cette conversation entre les deux officiers avait lieu à voix basse, au pied du mât d'artimon. Crochetout ne répondit rien tout d'abord aux observations d'Hervey : il connaissait la rare intrépidité et les admirables sentiments de son lieutenant, et il savait que c'était par acquit de conscience qu'Hervey parlait ainsi.

Le capitaine corsaire fronça les sourcils avec un mouvement de contrariété visible. Puis, sans répondre, il sauta sur son banc de quart : d'un coup d'œil rapide, il inspecta le pont de son navire ; tous les matelots étaient à leur poste de combat, le gabiers étaient dans les hunes, entassant près d'eux les grenades et les grappins, les servants à leurs pièces, les officiers silencieux et attentifs : un profond silence régnait à bord.

La brise, quoiquo faiblissant rapidement, était encore ce-

lèvre relevée, ne quittait pas du regard la frégate dont il paraissait étudier attentivement les moindres mouvements.

—En pointant bien, dit-il en se parlant à lui-même, un quart des boulets doit entamer sa flottaison. Si elle en a seulement vingt dans le ventre, je réponds de tout. Tonnerre, si on lui coupait un mât !..

—Oui, mais si c'était lui qui nous le coupe ! grommela une une voix.

Crochetout se retourna avec un geste furieux : Nordèt était près de lui.

—Tu dis ? fit le commandant avec colère.

—Je dis . . . quo le chat est mort ! dit le vieux maître.

Le commandant fit un geste d'impatience.

—Rappelle-toi mes ordres ! reprit-il en baissant la voix.

A la dernière bordée, sois sur la soute aux poudres, et si la chance n'est pas pour nous...

Nordèt fit un signe affirmatif et s'éloigna.

—Tonnerre ! murmurait le vieux maître, dire que si par ha-